Par Dr. Salah Haddab
Centre universitaire d'Aflou.

Introduction :

Nous allons aborder l'étude du « *Je* » et même de manière statistique : *Les Mots* contiennent 2417 « *Je* » répartis entre le « *Je* » de l'énonciation -Sartre- et celui de l'énoncé -Poulou-qui, pour les différencier, demande une double lecture du « *Je* ». Car, pour rappel, l'auteur et le narrateur se confondent dans le jeu subtil de l'autobiographie.

Comme nous avons vu précédemment que Poulou avait plusieurs vies conçues dans l'imaginaire qui le rendent ainsi imposteur de son propre rôle de petit enfant modèle, l'autobiographie sartrienne, par contre, est le plus inattaquable de ses écrits – comme étant une littérature du moi, le récit de vie le reproduit de façon réelle et surtout authentique – car il a su la dégager de toutes les options politiques.

Le « Je » de l'enfance :

Effectivement, Sartre en fait des souvenirs d'enfance – passé- contre le mythe de l'enfance – présent et même, le récit d'une vocation d'écrivain contre la mystique de la littérature :

> *Certainement, parce que comme je l'ai dit dans* Les Mots*, mon sens de la survie littéraire, c'était évidemment une sorte de décalque de la religion chrétienne. (Beauvoir, 1981 : 222).*

Ou encore le tracé de la filiation contre l'idéologie œdipienne. Bref, une autobiographie contre le modèle de l'autobiographie : « *Les Mots*, ça j'ai voulu l'écrire bien » (Beauvoir, 1981 : 216), et cela par les voies de l'ironie et de la parodie généralisées. Et, pour arriver à faire des *Mots* de la pure littérature.

Le « Je » paternel :

Et pour commencer, notons que les deux premiers «*Je* » appartiennent à Charles Schweitzer :

> *Charles choisit d'enseigner l'allemand … A Paris, pour la distribution des prix, il prononça un discours qui eut les honneurs d'un tirage à part : « Monsieur le Ministre, Mesdames, Messieurs, mes chers enfants, vous ne devineriez jamais de quoi je vais vous parler aujourd'hui ! De la musique ! ». Il excellait dans les vers de circonstance. Il avait coutume de dire aux réunions de famille : « Louis est le pieux, Auguste le plus riche ; moi je suis le plus intelligent » (L.M. : 12).*

On ne peut pas manquer ici de faire l'analogie entre le discours de Charles et celui de Sartre : au havre, en 1931, sur le cinéma. Dès lors, cette première partie débute par ce « *Je* » de l'Autre qui, par analogie, peut faire référence à l'auteur.

Cependant, le passage d'un « *Je* » à l'autre est une opération très subtile puisque le « *Je* » autobiographique se mêle d'office au « *Je* » fictionnel Néanmoins, chaque souvenir est sciemment choisi à des fins précises :

> *Moi, j'étais ravi : ma triste condition imposait le respect … je comptais mon deuil au nombre de mes vertus … Jean- baptiste m'avait refusé le plaisir de faire sa connaissance. Aujourd'hui encore, je m'étonne du peu que je sais sur lui. (L.M : 19).*

Le « Je » romanesque :

Le « *Je* » du narrateur devient celui de l'auteur par le biais du temps. On pourrait parler d'un «« *Je* » passé, puis d'un « *Je* » présent. Puis que Poulou regarde son grand-père d'un œil émerveillé :

> *J'étais un fief du soleil, mon grand-père pouvait jouir de moi sans me posséder : Je fus sa « merveille »… Je le comblais par ma seule présence … Je n'ai gardé de lui … que des images raides de lanterne magique … j'ai cinq ans … je m'immobilisais, je me penchais en avant … je m'élançais … (L.M : 22-23).*

Le sujet de l'énoncé se remémore le souvenir d'un vieillard qui voulait tant ressembler à « Victor Hugo ». Quant à Anne-Marie, Poulou la considère comme une « vierge avec tache » ou en encore « une sœur aînée » :

> *J'ai commis la grave erreur de chercher souvent parmi les femmes cette sœur qui n'avait pas eu lieu …Je tournais la page … je devais en prendre mon parti : j'étais trop jeune …Je craignais de tombais la tête la première dans un univers fabuleux et d'y errer sans cesse, en compagnie … de … ma mère. (L.M : 47-48).*

Le « Je » énonciatif :

Le sujet de l'énonciation donne ses appréhensions vis-à-vis de sa mère / sœur. Et puis *Les Mots* sont parsemés de moments de ressaisissement :

> *Aujourd'hui, 22 avril 1963, je corrige ce manuscrit au dixième étage d'une maison neuve : par la fenêtre ouverte, je vois un cimetière, Paris, les collines de Saint-Cloud, bleues. C'est dire mon obstination .Tout a changé, pourtant. (L.M : 52).*

Mais sans fausse honte et à ce titre, Jean-Paul Sartre déclare à propos de la vérité :

> *J'ai rapporté les faits avec autant d'exactitude que ma mémoire le permettait … j'ai vu par la suite qu'on pouvait tout connaître de nos affections hormis leur force, c'est-à-dire leur sincérité. Les actes eux-mêmes ne serviront pas d'étalon à moins qu'on n'ait prouvé qu'ils ne sont pas des gestes, ce qui n'est pas toujours facile. (L.M. : 59).*

Ensuite, le passage de la comédie familiale au mandat se fait par une prise de conscience, celle surtout de l'imposture :

> *J'étais un enfant … je courais, je sautais … j'étais un imposteur. Comment jouer la comédie sans savoir qu'on la joue ? …Je me tournais vers les grandes personnes, je leur demandais de garantir mes mérites : c'était m'enfoncer dans l'imposture …J'étais un faux enfant … La comédie me*

dérobait le monde et les hommes … On m'avait persuadé que nous étions créés pour nous donner la comédie ; la comédie, je l'acceptais mais j'exigeais d'un être le principal personnage : or … j'y tenais un « faux-beau-rôle » … (L.M : 70-72).

C'est un « *Je* » narré fictif puisé dans un système littéraire propre à Poulou, l'imaginaire. L'autre prise de conscience, aussi importante, est celle du vide :

Je vécus dans le malaise … je restais abstrait … les bien de ce monde … m'enseignaient ce que je n'étais pas : « je n'étais pas » consistant ni permanent ; « je n'étais pas » le continuateur futur de l'œuvre paternelle, « je n'étais pas » nécessaire à la production de l'acier ; en un mot je n'avais pas d'âme … avec nonchalance, je vivais parce que j'avais commencé à vivre … J'étais le bon sujet puisque j'avais pensé mourir à ma naissance … je confondais mon corps et son malaise … Pas moi : je n'en avais ni l'inertie ni la profondeur ni l'impénétrabilité. J'étais « rien » : une transparence ineffaçable … je voulus manquer comme … l'air (L.M : 73 -77)

Tout comme la prise de conscience de la nausée, l'ennui, l'angoisse et finalement la mort :

Ces dégoûts s'appellent le bonheur … A mon délaissement je ne pense jamais … Je vis la mort. A cinq ans … je la voyais mais je n'osais rien dire … A cette époque, j'avais rendez-vous toutes les nuits avec elle dans mon lit. C'était un rite … je la reconnaissais sous les déguisements les plus divers … tout endeuillés d'ennui … La mort brillait par son absence … la métamorphose … funéraire ne me déplaisait pas ; il y avait transsubstantiation, accession à l'être … Quand j'avais sept ans, la vraie Mort, la Camarde, je la rencontrais partout … mourir c'était pousser la folie à l'extrême …Je vécus dans la terreur, ce fut une authentique névrose … ma profonde inutilité m'était d'autant plus manifeste que le rituel familial … Je me sentais de trop … mon existence … je n'y tenais pas : plus absurde est la vie, moins supportable la mort. (L.M. : 79-81).

Le sujet de l'énoncé s'est parfaitement lancé dans le jeu de rôle du sacro-saint vide de l'existence.

Le « Je » intime :

Dès lors le « *Je* » narrant s'approfondit avec des mots et des phrases – dans le mal – être et l'ennui. Quant au vide, il symbolise le saint « échec de la religion de la famille » où le sujet de l'énonciation fait l'éloge et le procès de l'incroyance :

Sept ou huit ans après le ministère Combes, l'incroyance déclarée gardait … Dieu … dans le demi-jour d'une église … le mysticisme convient aux personnes déplacées, aux enfants surnuméraires : pour m'y précipiter, il aurait suffi de me présenter l'affaire par l'autre bout ; je risquais d'être une proie pour la sainteté … cette folie cruelle m'écœura par la fadeur de ses extases, me terrifia par son mépris sadique du corps … Le débat se

poursuivait dans ma tête, affaibli : un autre moi-même, mon frère noir, contestait languissamment tous les articles de foi ... Je joignais l'esprit critique à l'esprit de soumission. (L.M : 82-84).

Ici apparaît l'identité du double « *Je* », et surtout quand il s'agit de religion, Poulou / Sartre ne font plus qu'un car l'idée de Dieu est une pure création due à l'activité imaginaire :

Pendant plusieurs années encore, j'entretins des relations publiques avec le Tout-Puissant ; dans le privé, je cessai de le fréquenter … Aujourd'hui quand on me parle de Lui, je dis avec l'amusement sans regret d'un vieux beau qui rencontre une ancienne belle : « il y a cinquante ans … il aurait pu y avoir quelque chose entre nous ». Il n'y eut rien. (L.M. : 85-86).

En outre, le « *Je* » présent prend position devant le « *Je* » passé et revient sur ces moments d'égarement :

Bref les coups de théâtre faisaient mon petit ordinaire … et j'en vins à jouer faux …Je m'échappai, je courus à notre chambre, j'allai me planter devant l'armoire à glace et je grimaçais longtemps …Je crus mourir … Pour mon malheur …Je disparus, j'allai grimacer devant une glace. Quand je me les rappelle aujourd'hui, ces grimaces, je comprends qu'elles assuraient ma protection : contre les fulgurantes décharges de la honte, je me défendais par un blocage musculaire. (L.M : 87 – 91).

On peut faire la distinction entre le « *Je* » de Sartre lorsqu'il revient au présent « aujourd'hui », et le « *Je* » de Poulou par l'emploi du passé simple. Quant à Charles Schweitzer, il insuffla à son petit-fils, son spiritualisme et surtout son humanisme :

Je m'étais armé pour défendre l'humanité contre des dangers terribles … pour elle, j'aurais dégainé ma plume volontiers ; mais… Ce fut encore Charles qui me tira de peine. A son insu, naturellement. Deux ans plus tôt, pour m'éveiller à l'humanisme, il m'avait exposé des idées dont il ne soufflait plus mot, de crainte d'encourager ma folie mais … je les gobai sans trop les comprendre … (L.M : 145 – 146).

Le « *Je* » narré est, ici, passé à celui de l'auteur par l'intermédiaire du grand-père. Celui-ci hante toute l'autobiographie. Mais pour Jean-Philippe Miraux cet :

… humanisme que Sartre définit en une formule lapidaire dans Les Mots *: « Du jour où j'ai compris que tout homme est tout l'homme ». Certes, on doit admettre que la vie du philosophe existentialiste est brillante et singulière ; les deux chapitres des* Mots *(*Lire, Ecrire*) tentent de retracer ce parcours unique de l'enfant surdoué ; mais l'excipit de cette autobiographie est troublant de modestie et de vérité, pour peu que l'on se souvienne que les termes « homme » et « humilité » sont issus du même étymon … Sartre dispose d'un salut probable en l'utilisation de l'écriture. (Miraux, 1998 : 104).*

Le « Je » autobiographique :

De même que le mode d'investigation de l'autobiographie offre à l'auteur/objet, la possibilité d'exhumer et de vulgariser son propre passé. Tout comme le temps de la camaraderie où Poulou passe du « *Je* » de l'imposteur à celui du mandataire :

> *Homme parmi les hommes, je sortais du lycée tous les jours en compagnie des trois Malaquin, Jean, René, André, de Paul et de Norbert Meyre, de Brun , de Max Bercot, de Grégoire … Choyés et bien –pensants, sensibles, raisonneurs … Bref, nous respections le monde entier … j'aimais Bercot … nous avions … tout lu et nous nous isolions … pour parler littérature … Tous… nous admirions Bénard … parce qu'il était le meilleur sans être prodigieux (L.M : 180 – 184).*

Mais toutes ces situations nous conduisent vers la fuite dans l'imaginaire grâce aux rêveries héroïques et au cinéma dont la topique fut traitée plus haut. Dès lors une « imposture nouvelle » apparaît en la personne de l'écriture :

> *Tout destinait cette activité nouvelle à n'être qu'une singerie de plus … néanmoins … Je fis moins de cinéma … Bref, j'écrivis pour mon plaisir … Auteur, le héros c'était encore moi, je projetais en lui mes rêves épiques … (L.M.:119-121).*

Le « Je » de vocation :

Sauf que l'époque – 1914 – ne prêtait pas tellement à ce genre d'activité et le narrateur voit sa vocation détournée par le passage de la comédie au mandat et c'est aussi Poulou qui devient Sartre :

> *C'était trop beau pour durer : je serais resté sincère si je m'étais maintenu dans la clandestinité; on m'en arracha … Le mal était fait : à me heurter de front on risquait de l'aggraver : je m'opiniâtrerais peut-être … J'écrirais, c'était une affaire entendue … Mais … la littérature ne nourrissait pas … Le professorat laissait des loisirs …Je me résignai à n'être jamais tempête ni foudre, à briller dans la littérature … par ma gentillesse et mon application. (L.M. : 126-130).*

Puisque précédemment nous avons traité du thème de la parodie, arrêtons-nous à présent sur l'une des principales caractéristiques des *Mots*, à savoir l'intertextualité comme l'épigraphe de Chateaubriand :

Je sais fort bien que je ne suis qu'une machine à faire des livres.

Chateaubriand.

A cela s'ajoute les références à *La Nausée* entre autres :

> *J'avais la berlue. Tant qu'elle dura, je me tins pour tiré d'affaire. Je réussis à trente ans ce beau coup : décrire dans La Nausée – bien sincèrement, on peut me croire – l'existence injustifiée, saumâtre de mes congénères et mettre la mienne hors de cause. « J'étais » Roquentin, je montrais en lui, sans complaisance, la trame de ma vie ; en même temps j'étais « moi », l'élu, annaliste des enfers, photomicroscope de verre et d'acier penché sur mes propres sirops protoplasmiques. (L.M. :203-204).*

Et puis la vision du monde, dans *Les Mots*, émerge à partir du beau et du bien :

-Dans la Beauté, mon grand-père voyait la présence charnelle de la Vérité et la source des élévations les plus nobles. En certaines circonstances exceptionnelles- quand un orage éclatait dans la montagne, quand Victor Hugo était inspiré – On pouvait atteindre au point sublime où le Vrai, le Beau, le Bien se confondaient. (L.M. :51).

-les fauves du temporel, grands et petits, avaient tout loisir de s'entre-tuer ou de mener dans l'hébétude une existence sans vérité puisque les écrivains et les artistes méditaient à leur place sur la Beauté, sur le Bien. (L.M. : 146).

Le « Je » du temps :

Aussi le « *Je* » présent peut nous donner, pour authentifier le récit, des renseignements sur des événements tels que la séparation de l'église et l'état, ou encore l'affaire Dreyfus :

-Mais ma famille avait été touchée par le lent mouvement de déchristianisation qui … prit un siècle pour s'étendre … cet affaiblissement général de la foi … après le ministère Combes … c'était le patrimoine commun. (L.M : 82).

-Sur l'histoire contemporaine, Charles restait muet : ce dreyfusard ne parla jamais de Dreyfus … avec quel entrain j'aurais joué le rôle de Zola… (L.M : 144).

Au même moment, la France vivait des heures cruciales et Charles Schweitzer n'en démordait pas moins. Mais *Les Mots* impressionnent beaucoup plus par leur épilogue où enfin l'autobiographe se confesse :

Voilà mon commencement : je fuyais, des forces extérieures ont modelé ma fuite et m'ont fait. A Travers une conception périmée de la culture, la religion transparaissait, qui servit de maquette : enfantine, rien n'est plus proche d'un enfant … le sacré se déposa dans les Belles-Lettres et l'homme de plume apparut, « ersatz » du chrétien que je ne pouvais être : sa seul affaire était le salut, son séjour ici-bas n'avait d'autre but que de lui faire mériter la béatitude posthume par des épreuves dignement supportées. (L.M. 201-202).

On ne peut s'empêcher de sentir que le sujet de l'énonciation évalue d'après son passé ce que les mots lui ont attribué comme valeur, mais aussi comme statut. Puisque le travail rétrospectif lui a permis de retracer son expérience personnelle à un moment donné de sa vie :

Le mythe était fort simple et je le digérai sans peine …Je pensais me donner à la Littérature quand, en vérité, j'entrais dans les ordres. En moi la certitude du croyant le plus humble devient l'orgueilleuse évidence de ma prédestination … Je poussais, herbe folle …mes racines en pompaient les sucs (L.M. : 202-203).

Le « Je » mythique :

Par ailleurs, le passage d'un « *Je* » à l'autre ne peut se faire que sur le canevas de la théorie du départ : la littérature « ersatz » de la religion. Celle-ci dans *Les Mots*, est détruite et démystifiée :

> *Un matin, en 1917, à La Rochelle, j'attendais des camarades qui devaient m'accompagner au lycée ; ils tardaient, bientôt je ne sus plus qu'inventer pour me distraire et je décidai de penser au Tout-Puissant. A l'instant il dégringola dans l'azur et disparut sans donner d'explication : il n'existe pas, me dis-je avec un étonnement de politesse et je crus l'affaire réglée. D'une certaine manière elle l'était puisque jamais, depuis, je n'ai eu la moindre tentation de le ressusciter. Mais l'Autre restait, l'Invisible, le Saint-Esprit, celui qui garantissait mon mandat et régentait ma vie par de grandes forces anonymes et sacrées. De celui-là, j'eus d'autant plus de peine à me délivrer qu'il s'était installé à l'arrière de ma tête dans les notions trafiquées dont j'usais pour me comprendre, me situer et me justifier. (L.M : 203).*

De plus, le passage du « *Je* » narrant au « *Je* » narré dépend tout de même de la temporalité :

> *La raison de mon choix m'apparut tout de suite : à dix ans j'avais eu l'impression que mon étrave fendait le présent et m'en arrachait ; depuis lors j'ai couru, je cours encore. La vitesse ne se marque pas tant, à mes yeux, par la distance parcourue en un laps de temps défini que par le pouvoir d'arrachement (L.M : 188).*

En effet, le « pouvoir d'arrachement » est lié au temps. Mais ce pouvoir qui fait alterner les « *Je* » car le temps c'est celui de l'enfance narrée par un quinquagénaire tout en maintenant une distance, mais aussi une distanciation.

Le « Je » mystique :

Cette distanciation coïncide avec le temps et le « *Je* » : le passé et le présent. Et tout passe en vitesse comme au début, Sartre arrive, après une généalogie de cinq pages, au rythme accéléré d'un film burlesque :

> *Jean- Baptiste voulut préparer Navale, pour voir la mer. En 1904, à Cherbourg, officier de marine et déjà rongé par les fièvres de Cochinchine, il fit la connaissance d'Anne-Marie Schweitzer, s'empara de cette grande fille délaissée, l'épousa, lui fit un enfant au galop, moi, et tenta de se réfugier dans la mort. (L.M : 16).*

Dès lors, la chronologie du récit correspond à l'emploi méthodique du double « *Je* ». Et dans *Les Mots*, le « *Je* » prend diverses apparences comme Poulou enfile plusieurs costumes à la fois. De ce fait, on peut constater la subtilité d'un « *Je* » à l'autre comme celle du romanesque à l'authenticité :

> *Enfin le petit prétendant calamiteux se retrouve dans la bibliothèque, traîne d'une chaise à l'autre, feuillette des livres et les rejette ; je m'approche de la fenêtre, j'avise une mouche sous le rideau, je la coince dans un piège de mousseline et dirige vers elle un index meurtrier. Ce moment-ci est hors programme, extrait du temps commun, mis à part, incomparable, immobile*

… toujours cette éternité trouble … dans une minute croupie … (L.M : 200).

C'est ainsi que tout cela nous conduit à la fin des *Mots* que Sartre achève par un bilan et une évaluation rétrospective :

L'illusion rétrospective est en miette ; martyre, salut, immortalité, tout se délabre, l'édifice tombe en ruine, j'ai pincé le Saint-Esprit dans les caves et je l'en ai expulsé … je suis désabusé … C'est mon habitude et puis c'est mon métier. Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée, à présent je connais notre impuissance … je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même … je prétends sincèrement n'écrire que pour mon temps … puisque je vis et cela suffit pourtant à démentir mes vieux rêves. (L.M.: 204-205).

Aussi, choix originel ou réfléchi, *Les Mots* ne peuvent qu'être le fruit de cette vie de « qui perd gagne » symbolisant la défaite face à la réussite :

Pour ma part, je ne m'y reconnais pas et je me demande parfois si je ne joue pas à qui perd gagne et ne m'applique à piétiner mes espoirs d'autrefois pour que tout me soit rendu au centuple. En ce cas je serais … magnifique … (L.M. : 206).

Conclusion :

Avec un début à la troisième personne, cet extrait laisse transparaître l'utilisation du « *Il* » à valeur de « *Je* » comme d'un « *Je* » à l'autre – « d'une chaise à l'autre » - car Poulou n'incarne pas seulement ses héros, il occupe aussi leur siège, trône ou même leur chaire. Et puis le temps qui, au début des *Mots,* fait surgir furtivement et progressivement le sujet dans le texte. Quant à la fin du récit, elle oppose deux types de temporalité : l'instant sans passé et sans avenir – « hors programme », « minute croupie » - où Poulou écrase une mouche, et puis une « temporalité dynamique ».

Pour conclure, *Les Mots* ont été très élaborés par Sartre. Pour preuve, l'emploi du « *Je* » qui témoigne de sa diversité, mais surtout de son maniement. Un lecteur non averti tomberait dans les pièges de Poulou en confondant pêle-mêle toutes les personnes avec toutes les choses. Aussi le « *Je* » de Sartre (ou énonciation – narration – réalité – authenticité – lecture) peut doubler sa personne du « *Je* » de Poulou (ou énoncé – narrateur – imaginaire – écriture) et le passage de l'un à l'autre et vice-versa reste subtil et ne ressort pas de l'intersubjectivité.

Enfin, Sartre fait jaillir son récit de vie des profondeurs de l'imagination de son enfance. Et c'était l'objet ici : étudier le « *Je* » protéiforme des *Mots.* Cette première personne du singulier signifie beaucoup pour le jeu romanesque dont Sartre a très bien réussi à imbriquer *Les Mots* de son enfance trop longtemps ignorée.

Bibliographie :

-Aigrain René, *L'Hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire*, Blondet Gay, 1953.
-Beauvoir Simone de, *La Cérémonie des adieux* suivie des *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, Gallimard, 1981.
-Bellemin-Noël Jean, *Le Texte et l'avant-texte*, Paris, Larousse, 1972.
Psychanalyse et littérature, P.U.F, « Quadrige », 2002.
-Buisine Alain, *Laideur de Sartre*, Presses Universitaires de Lille, 1986.
-Burgelin Claude, *Lectures de Sartre*, Presses Universitaires de Lyon, 1986.
« *Les Mots » de Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », n°35, 1994.
-Cohen-Solal Annie, *Sartre. 1905-1980*, Gallimard, 1985.
Sartre : un penseur pour le XXIème siècle, Gallimard, coll. « Découvertes Littérature », 2005.
Jean-Paul Sartre, P.U.F, coll. « Que sais-je ? », 2005.
-Chiantaretto Jean-François (dir.), *Autobiographie, journal intime et psychanalyse*, Ed. Economica, 2005.
-Didier Béatrice, *Le Journal intime*, P.U.F, 1976.
-Dosse François, *Le Pari autobiographique*, La Découverte, 2005.
-Forest Philippe, *Les Romans du « Je »*, Pleins Feux, Université de Nantes, 2001.
-Gasparini Philippe, *Est-il je, roman autobiographique et autofiction*, Poétique, Seuil, 2004.
-Gusdorf Georges, *Les Ecritures du moi, lignes de vie*, Odile Jacob, 1990.
Auto-bio-graphie, lignes de vie 2, Odile Jacob, 1991.
-Hubier Sébastien, *Littératures intimes, les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, A. Colin, collection U, 2003.
-Marin Louis, *L'Ecriture de soi*, P.U.F, Collège International de philosophie, 2000.
-Miraux Jean-Philippe, *L'Autobiographie*, Nathan Université, Collection 128, n°149, 1997.
-Ricoeur Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.
-Sartre Jean-Paul, *Les Mots*, Gallimard, coll. « Folio », 2005.
La Nausée, Gallimard, coll. « Folio », 2009.
-Sennett Richard, *Les Tyrannies de l'intimité*, Le Seuil, 1979.
-Tauzin Marie, *L'Ecriture autobiographique*, Parcours de Lecture, n°96, Bertrand-Lacoste, 1993.
-Villani Jacqueline, *Leçon littéraire sur « Les Mots » de Jean-Paul Sartre*, P.U.F, 1996.